FRC 2. 11840

11840
Case
FRC
11569

RAPPORT

FAIT à la Société des AMIS DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ, séante aux Jacobins, rue Honoré, à Paris;

SUR les conspirations d'*Hébert*, *Ronsin*, *Vincent* et leurs complices;

DE *Fabre-d'Eglantines*, *Chabot*, *Delaunay-d'Angers*, *Bazire*, *Danton*, *Lacroix*, *Hérault*, *Camille-Desmoulins*, *Philippeaux*, *Westermann* et leurs complices.

PAR DUMAS,

Président du Tribunal Révolutionnaire, l'un des membres de la Société.

Séance du 21 germinal.

DES brigands, usurpateurs de quelque confiance, ont trahi la cause du peuple. La surveillance du gouvernement les a suivis jusqu'aux portes du tombeau qu'ils creu-

soient à la liberté, et la justice nationale les a précipités dans le néant. Ils ne sont plus, et bientôt nous dirons de leurs complices : Ils ont vécu.

Exemple terrible, nécessaire, utile ! Il montre l'impuissance du crime, la raison et la force du peuple; il déconcerte les complots ; il désespère les tyrans. Il fait plus : il apprend à l'univers étonné, que la justice et la probité étoient à l'ordre du jour, lorsque la convention nationale a proclamé cette vérité consolante pour l'homme de bien.

Est-ce assez, pour l'intérêt public, que la loi ait frappé les coupables ? Est-ce assez que les conjurés, en montant à l'échafaud, aient annoncé le sort de ceux qui ont participé à leurs crimes, de tous ceux qui marcheroient sur leurs traces ? Sans doute la justice est satisfaite, et déjà la terreur punit les complices, les esclaves du crime : mais l'homme pervers, effrayé, deviendra-t-il vertueux ? Identifié avec les complots, n'en méditera-t-il pas de nouveaux dans le secret ? Si nous voulons rendre utile l'expérience du passé, dévoilons ces complots perfides ; dessinons le portrait de nos ennemis, afin que par-tout démasqués, par-tout ils trouvent la mort. La vertu seule vivifie l'homme ; le crime n'existe que dans des cadavres ; le néant doit les engloutir. Nous pouvons contempler sans effroi le tableau des trahisons que nous avons punies. Il y a quelque plaisir à se rappeller des maux passés : l'émotion que l'on éprouve, en regardant le précipice que l'on a franchi, n'est pas exempte de douceur.

Toutes les conspirations ont le même but ; elles tendent toutes à asservir le peuple, pour l'opprimer et le

dépouiller. Elles ont le même caractère ; la perfidie, la cruauté. Elles ont la même source ; la soif de l'or, la fureur de gouverner. Les moyens d'exécution sont partout les mêmes : la dégradation de l'esprit public, le froissement des intérêts, le combat des passions, la disette réelle ou factice, le fanatisme, la guerre civile, la corruption, l'assassinat, la trahison, la révolte, l'avilissement et la dissolution de la représentation nationale.

Cet accord étonnant nous démontre qu'une même main forme et dirige les conspirations. Et quelle est cette main, sinon celle de l'étranger ? Ecoutons l'étranger lui-même, et nous ne douterons plus de son influence. *** Dans un ouvrage imprimé à Coblentz, ayant pour titre : *Moyens d'opérer la contre-révolution en France*, l'on disoit aux émigrés, aux princes, aux puissances coalisées : Vainement vous rassemblez des troupes, des armes, des munitions ; quelques cent mille hommes réunis ne serviront qu'à montrer votre foiblesse ; la force ne sera pour vous qu'un vain simulacre, à moins que vous n'ayez deux sentinelles à placer aux côtés de chacun des Français, encore faudroit-il qu'elles ne dormissent jamais. Employez, disoit ce traître, employez les manœuvres ; ayez des intelligences, soulevez le fanatisme, aiguisez les poignards, formez des partis, allumez la guerre civile, dirigez-la de manière que le peuple succombe au poids de sa situation ; mettez la France dans un tel état, que dix mille hommes suffisent pour en prendre possession, et alors la contre-révolution sera possible : ainsi raisonne, ainsi agit l'étranger.

Ils sont donc bien perfides, ceux qui ont feint de ne pas croire à un parti de l'étranger ; ceux qui ont

affecté de méconnoître son bras perfide ; ceux qui n'ont voulu voir dans les résultats que les effets ordinaires des passions locales ! Celui qui n'est pas frappé de l'horreur du crime, ne sent pas le prix de la vertu : celui qui veut dérober à nos yeux les crimes de nos ennemis, les a partagés dans son cœur, il est leur complice.

Voyons dont jusqu'à quel point, Hébert, Vincent, Ronsin et complices ; Fabre-d Eglantines, Danton, Lacroix, Chabot et leurs complices ont servi le parti de l'étranger. Ces hommes, discors en apparence, étoient unis dans leurs desseins ; leurs moyens, opposés dans leurs extrêmes, se confondoient dans les résultats. Nous ne verrions pas toute l'atrocité de leurs crimes, si de tous leurs crimes nous ne formions pas un seul tableau. Votre attention se fixera donc encore quelques instans sur cette conjuration, que déjà nous avons développée dans cette enceinte.

Je parle donc encore à ces hommes infâmes que le néant a dévorés, et dont la mémoire ne vit plus que dans les annales du crime ; et ce que je leur ai dit, je le dis encore à leurs complices.

Vous avez, par vos discours, vos écrits, vos manœuvres, tenté d'avilir la représentation nationale ; vous avez attaqué à la fois tous les pouvoirs, pour détruire tout gouvernement. Vous avez organisé une disette factice, et dans vos fureurs, vous avez redouté le retour de l'abondance. Vous avez voilé la déclaration des droits, provoqué la révolte, sous le nom d'insurrection, affiché des placards pour soulever le peuple ; vous lui avez offert l'abondance pour prix de sa liberté. Vous avez

préparé des armes, rassemblé des satellites, enrôlé des conjurés jusques dans les prisons. Vous avez appelé à l'exécution de vos projets parricides, les hypocrites-ambitieux, les faux patriotes, les modérés, les fédéralistes, les brigands de l Ouest, les complices de Précy.

Ne voit-on pas douze fausses patrouilles égorger les gardes, ouvrir les prisons, réunir les traîtres, s'emparer du Pont-Neuf, de la Commune, de l'arsenal, de la monnoie, du conseil exécutif, du commandant général? n'entend-on pas ce tocsin qui devoit amener le désordre, rallier les conjurés, donner le signal du massacre et de l'incendie? N'aviez-vous pas préparé jusqu'à votre retraite dans l'Isle Saint-Louis, où vous esperiez, en cas de défaite, vous retrancher avec plus de succès que ne l'avoient fait les brigands dans l Isle de Noirmoutier?

Faut-il vous demander contre qui vous deviez diriger vos poignards, lorsque vous avez voué au fer des assassins toute la représentation nationale, excepté vos complices; lorsque les flammes devoient consumer les comités de salut public et de sûreté générale; lorsque vous avez calculé froidement la mort de cent mille patriotes!

N'est-ce pas pour un maître que vous prépariez tant de crimes? Vous l'avez annoncé dans vos placards sous le nom de *roi*, dans vos discours sous le nom d'un *Cromwel*, dans vos combinaisons sous le nom d'un *grand-juge*, afin de déguiser, s'il eût été possible, les titres odieux de *rois*, de *tyrans*.

Vous avez donc été oppressés par la haine du peuple pour toutes les tyrannies, et vous avez oublié qu'elle étoit

horrible à ses yeux sous tous les noms, sous toutes les formes ? Mais vous n'avez pu vous défendre de l'empire de la vertu publique ; elle console l'homme de bien, elle tourmente l'homme dégradé, elle poursuit et anéantit les tyrans ; elle crée, elle affermit les républiques.

Croyez-vous maintenant que l'on méconnoisse la puissance qui vous presse, la main qui vous guide ? Vos intelligences avec l'étranger sont-elles douteuses, lorsque votre conduite vous signale plutôt comme ses valets que comme ses agens ; lorsque les conférences de vos émissaires sont prouvées ; lorsque vos correspondances avec Brunswik ont été vues sur le bureau d'un général autrichien ; lorsque vous avouez vos négociations avec Dumourier, la Prusse et l'Autriche ; lorsque des banquiers étrangers, complices de Dumourier, agens des tyrans, vous distribuoient l'or corrupteur et tenoient à votre disposition la caisse des conspirations.

Votre perfidie, votre turpitude sont dévoilées ; vos crimes font horreur ; l'échafaud y a mis un terme.

Tandis qu'Hébert et ses complices traînoient la république à sa perte par l'excès de leurs fureurs, que faisiez-vous, législateurs infidèles, généraux perfides, étrangers corrupteurs ?

Vous vendiez à vils prix la fortune publique à nos ennemis ; vous leur disiez : achetez les représentans et la république est à vous. Vous osiez porter vos mains sacrilèges jusques sur la loi pour en faire un instrument de crime ; et lorsque la justice impatiente vous appeloit au supplice, vos complices vous trouvoient innocens,

ils faisoient votre éloge, ils se disoient vos amis, ils prenoient votre défense ; et cependant ils vous appeloient des voleurs de porte-feuilles. Vous des voleurs de porte-feuilles ? Ah ! ce mot n'a point trompé la justice : avides de richesses, vous avez été des agens de corruption aussitôt que vous avez été corrompus. Vous vouliez faire partager votre dégradation à la représentation nationale, afin qu'odieuse au peuple, abjecte aux yeux de l'univers, vendue à nos ennemis, elle fût plus sûrement et plus promptement dissoute.

Que faisiez-vous, vous qui, protégés et émules de l'immoral Mirabeau, esclaves orgueilleux de d'Orléans, n'avez attaqué que le roi et jamais la royauté ; vous qui, chargés des dépouilles de la Belgique, avez prolongé les crimes de Dumourier et vanté ses forfaits ; vous qui avez toujours cru n'avoir pas assez fait pour le roi de Prusse en protégeant sa retraite impossible sans votre concours ? Vous caressiez les partis, vous ourdissiez des trames, vous calculiez vos succès sur les troubles publics vous vous opposiez à la punition des fédéralistes, vous demandiez le renouvellement de la Convention, et vous saviez bien que c'étoit demander la dissolution de la représentation nationale.

Que faisiez-vous, vous dont l'orgueil insultant ne s'est jamais bien caché sous les dehors de l'imposture ou d'une affabilité protectrice ; vous qui trouvâtes la constitution royale trop populaire ; vous qui usurpâtes la confiance autant par bassesses que par audace ? vous teniez des conseils secrets avec des autrichiens, vous partagiez leurs complots, vous les dirigiez ; vous étiez

le protecteur bannal des aristocrates, vous récéliez des émigrés, vous employiez la séduction en leur faveur près des fonctionnaires publics, vous violiez une loi de mort pour les soustraire à la surveillance des autorités, vous envahissiez les secrets de l'état pour les communiquer à nos ennemis ; vous vouliez rétablir les parlemens et la royauté sur les ruines du sénat Français.

Et vous, autrichiens féroces, espagnols sanguinaires, qui n'avez abordé la terre de la liberté que pour la souiller de crimes, qui avez supposé des persécutions lorsque vous étiez les favoris des tyrans ; vous que vos trésors, vos liaisons, vos intelligences accusent ; n'avouez-vous pas que vous avez envoyé des émissaires à Londres, les actes publics ne déposent-ils pas que vous êtes les premiers agens du système de corruption, n'avez-vous pas été les amis de tous les conspirateurs, et jusques dans votre prison, n'avez-vous pas entretenu des intelligences, préparé des crimes pour seconder les crimes médités par Hébert et ses complices ? Il en est un parmi vous qui se peint d'un seul trait. Il fut l'émissaire, l'homme de confiance de Doumourier à l'époque de sa trahison ; trois fois, sans mission, sans ordres, sans prétextes, il fut dans la tente du roi de Prusse : et c'est là l'homme que vous appelez votre enfant, votre ami ! Ce mot vous est échappé, la justice l'a recueilli. Celui-là aussi qui, sortant de la lie de la corruption, devint en quelque sorte l'ame de Doumourier, qui de l'état de dénuement honteux, parce qu'il étoit le résultat de l'immoralité, attenta par le fait, et plus encore par sa prétention, à la fortune plublique, qui fut insolemment réclamé par un traître, qui voulut avec lui s'isoler de la

République, qui ourdissoit des plans de corruption de la représentation nationale, n'est-il pas jugé de ses crimes, par ses aveux, par ses écrits, par ceux de l'infâme Dumourier ?

N'avez-vous pas aussi travaillé à la dissolution de la représentation nationale, au rétablissement de la monarchie, vous dont l'orgueil égale la lâcheté ; qui voulutes rester neutre dans la lutte du crime contre Marat, et qui décernâtes des couronnes flétries au traître Roland, qui appeliez la guerre civile dans l'appel au peuple, qui avez osé donner le signal de la révolte en essayant de briser le ressort du gouvernement ! Et vous dont les liaisons contrastèrent presque toujours avec vos discours, qui n'avez jamais pu expliquer si vous fûtes le jouet, l'instrument, l'ennemi ou le complice des intrigues criminelles, qui avez osé réléguer l'espoir de la patrie dans un conspirateur, qui avez attaqué avec autant d'insolence que d'opiniâtreté le peuple français, ses représentans, ses loix, son gouvernement, qui déchiriez votre patrie pour sauver ses ennemis, et qui ne fûtes jamais seul pour méditer, pour exécuter cet attentat.

Tels sont les hommes qui osoient se dire patriotes, fondateurs de la liberté, créateurs de la République : oui, le masque dont vous vous couvrîtes avec soin, déroba à quelques yeux vos ames criminelles : maintenant il est arraché, et aux yeux de tous vous n'étiez plus que des perfides, des traîtres, avant même que le glaive de la loi vous eût frappé.

Votre attitude en présence de la justice n'a-t-elle pas été une conspiration soutenue ? Vous eûtes l'insolence

du crime, et jamais le calme de l'innocence. Vous annonçâtes alors que depuis long-tems il n'existoit plus pour vous ni patrie, ni République, ni Convention, ni gouvernement, ni autorités. Pour vous juger, il eût peut-être suffi de vous mettre en jugement. Nous avons vu, nous, des innocens que nos consciences ont acquités, aucun ne fut semblable à vous; comme la femme Roland, vous conspirâtes au lieu de vous défendre : et pendant que l'on vous jugeoit, vos complices conspiroient encore.

Il a donc existé ce complot affreux de déchirer la patrie et de dissoudre le gouvernement par des excès que la raison, la justice et l'intérêt public condamnent; par des excès plus dangereux encore par leur opposition combinée, que par leur nature. Avez-vous pu croire que le gouvernement partageroit vos fureurs et votre lâcheté; que le peuple, à votre voix, déchireroit son propre ouvrage? Insensés! ce peuple a travaillé pour le bonheur; il sait que le bonheur est dans le sentiment de la probité, de la vertu. Il sait que l'énergie n'est pas une fureur, que la prudence n'est pas une lâcheté; il sait quand il doit commander en souverain, frapper de sa massue terrible, et quand il lui importe de respecter le dépôt qu'il a fait de sa puissance.

Peuple, il est donc dans ta destinée de vaincre et d'être libre! ta liberté, fruit de tes triomphes, de tes sacrifices, de ta confiance, fera ta gloire et ton bonheur.

DUMAS.

La société, dans la séance du 1er. Germinal, a arrêté l'impression du présent discours, la distribution à ses membres, et à ceux des tribunes et aux sociétés affiliées.

VEAU, député, *président;*

MAILLARD, *vice-président;*

LEQUINIO, député;
VOIRON, LASSIS, LECLERC
et POIDEVIN, *secrétaires.*

De l'imprimerie des Sans-Culottes, maison ci-devant de l'Assomption, rue Honoré, n°. 20.